

Camille Rouschmeyer



épidermie

roman

Camille Rouschmeyer
UNE FEMME QUI ÉCRIT



épidermie

© Edition Camille Rouschmeyer UNE FEMME QUI ECRIT, avril 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.unefemmequiecrit.com

« La vérité est fuyante, elle joue à cache-cache, elle disparaît quand on la cherche et resurgit quand on s’y attend le moins, et si on essaie de l’ignorer, elle se plante devant vous en agitant les bras. »

Lucía Etxebarria
Un miracle en équilibre

« Donc, plutôt que d'essayer de « bien nous tenir » et de ne pas ressentir notre rage, ou encore de nous en servir pour réduire en cendres tout ce qui vit à cent kilomètres à la ronde, mieux vaut inviter d'abord la fureur à prendre une tasse de thé et à bavarder un peu de façon à découvrir ce qui nous a valu sa visite. »

Clarissa Pinkola Estés
Femmes qui courent avec les loups

Lundi 18 février, première séance

– D'abord j'ai bien réagi. Il faut dire qu'elle m'avait prévenue. Je me rappelle ses mots : « J'ai fait lire mon manuscrit à Julie. Elle a été horrifiée, elle pense que ça va te traumatiser. » Julie est sa meilleure amie depuis le collège. Je me suis demandé pourquoi Julie pensait cela, mais j'ai ri et j'ai répondu « Ne t'inquiète pas, les traumatismes font partie de la vie. » Elle a ajouté « C'est une autofiction, tout n'est pas vrai, tu dois le lire comme une fiction. » J'ai dit « Envoie-le moi, je verrai bien. » Puis nous avons parlé d'autre chose. Quelques jours plus tard j'ai reçu son manuscrit par e-mail. C'était un document Word. Je l'ai ouvert et j'ai lu la première phrase : *En plus d'être folle ma mère est alcoolique, suicidaire et nymphomane.* Ça m'a fait sourire. J'ai pensé : folle... plus ou moins, ça dépend de ce qu'on entend par là, alcoolique... non, nymphomane... oui, à certaines périodes de ma vie. J'ai continué à lire. C'était bien écrit, incisif, drôle, poignant, émouvant, injuste, juste, c'était sa vie qu'elle racontait. Et la mienne, par moments. Mais c'était surtout de sa vie qu'elle parlait. J'étais admirative. Son livre serait publié, j'en étais sûre. Je savais qu'elle l'avait envoyé à trois ou quatre éditeurs. L'un d'eux

avait répondu favorablement, mais elle aurait préféré l'un des autres, qui avaient pignon sur rue. Je n'étais pas surprise : ma fille est née sous le signe du Lion, elle a de l'ambition et aime briller. Vous croyez aux signes du zodiaque ?

– Non.

– Moi j'y crois. Je crois que les signes déterminent des grandes lignes. Je suis Bélier ascendant Balance. J'ai regardé sur Google. J'ai trouvé plusieurs sites. J'en ai retenu que le Bélier ascendant Balance est tiraillé entre des aspirations contraires, qu'il a tendance à se prendre pour un héros de roman, qu'il peut passer pour altruiste mais n'oublie jamais ses propres désirs, qu'il est capable de grands sacrifices, qu'il a un besoin absolu d'être aimé, qu'il parle beaucoup de lui. Quand je me sens en confiance, je parle beaucoup de moi, c'est vrai. C'est parce que je voudrais que les gens s'intéressent à moi. J'ai confiance en vous et vous êtes censé vous intéresser à vos clients, vos patients (quel est le terme qui convient le mieux ?) J'ai donc décidé de vous écrire. Je vous écris pour ne pas avoir à me déplacer. Et parce que j'en ai assez des séances qui durent quarante-cinq minutes et se terminent en plein milieu d'une phrase. Non, je suis injuste, vous m'avez

toujours laissée terminer ma phrase. Mais vous regardiez votre montre. Je savais qu'il fallait que j'arrête. Quand je me suis aperçue que le livre de ma fille m'atteignait plus que je l'avais cru, j'ai été tentée de vous appeler pour reprendre les séances. Puis je me suis dit qu'il suffisait que je fasse comme si. Je ferais comme si vous étiez en face de moi, assis dans votre fauteuil, dans cette pièce aux rideaux tirés, au silence à peine troublé par des pas dans l'escalier ou les voitures qui passent dans la rue. Il me suffirait d'un peu d'imagination. Je pourrais même inventer des propos que vous diriez. C'est facile, vous ne vous êtes jamais mouillé.

– Je ne suis pas d'accord.

– Que vous le soyez ou non n'a aucune importance, puisque c'est moi qui vous fais dire ici ce que vous ne dites pas. Et pour cause : vous ne savez même pas que j'ai décidé de vous écrire. Et si vous lisez un jour ces pages, si vous voulez me répondre il faudra que vous écriviez un livre, un autre. Ah oui, j'ai oublié de dire que vous êtes écrivain. Du moins vous m'avez dit que vous êtes écrivain. C'était à la dernière séance. A l'instant où j'ai appris que vous aviez écrit des livres et que vous aviez été publié – vous m'avez dit, je crois, que vous étiez en train d'écrire

le cinquième – j'ai su que je ne retournerais plus vous voir. Je ne faisais pas une vraie psychanalyse, j'en étais bien consciente. Je vous téléphonais quand les choses allaient mal et vous me donniez un rendez-vous. Vous avez toujours répondu présent, je dois le reconnaître. Vous m'avez beaucoup aidée. Vous étiez mon seul ami, c'est ce que je me disais. Je m'imaginai qu'en votre for intérieur vous m'aimiez bien. Peut-être faisais-je un transfert. Je n'y connais pas grand-chose en psychanalyse, mais je sais qu'à un moment donné on doit s'attacher à son psy. C'est peut-être ce qui s'est produit, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, vous étiez la seule personne à qui je pouvais parler, à qui j'avais envie de parler, devant qui je pouvais lâcher le flot de paroles qui débordait de moi à me faire hurler. Il m'arrivait d'ailleurs de hurler. Cela m'arrive encore, même si c'est moins souvent. Je pars en voiture, je roule prudemment. Il m'est arrivé une fois de rouler comme une folle, c'était juste après mon divorce. Un type m'a rattrapée quand je me suis arrêtée sur un parking. Il m'a dit qu'il était pompier et que si je voulais me suicider, il fallait que je fonce droit dans un mur, mais pas que je roule sur la route au risque de tuer d'autres personnes que moi. Ce type avait raison. Ça m'a remis les idées en place. Depuis je roule toujours prudemment, je me contente de hurler. Une partie de moi tient le volant, regarde la route, est vigilante. Et

l'autre partie de moi, celle qui souffre, celle qui est enfermée à double tour sans personne pour lui ouvrir la porte, celle-là hurle comme une bête, à s'en déchirer les cordes vocales. Après je me sens mieux. J'ai mal à la gorge, mais ça va beaucoup mieux. Mes idées sont à nouveau en place. Je rentre à la maison en écoutant Nostalgie. C'est la seule radio qu'on peut capter en voiture ici. J'écoute une chanson de Charles Aznavour ou de Gilbert Bécaud, ils passent souvent Aznavour et Bécaud. J'écoute les paroles. Je les trouve vraies, ces chansons. Elles parlent de choses vraies. Avec vous, je n'avais pas besoin de hurler, je pouvais me contenter de parler. Vous m'écoutez, ou ne m'écoutez pas. En tout cas vous aviez l'air d'écouter. Pourtant, quand vous regardiez votre montre, je me demandais toujours à quel instant vous aviez cessé d'écouter. Avez-vous une montre interne qui vous fait sentir les minutes qui passent et celles qui se rapprochent de la limite ? Mais même si c'est le cas, à un moment donné vous devez forcément être distrait, n'écouter que d'une oreille. Mais peut-être avez-vous un enregistreur et réécoutez-vous ensuite toute la séance. Je ne sais pas, je ne vous ai jamais posé la question. J'aurais dû. Ça m'intéresse, votre boulot, je me dis que j'aurais peut-être pu choisir cette voie. Mais non, ça doit être pesant, à force, d'entendre tous ces gens qui viennent

déverser leur mal-être dans votre cabinet. Vous aussi vous avez un mal-être, c'est obligé. Vous m'en avez donné la preuve à cette fameuse dernière séance, quand vous m'avez dit que vous écrivez sous un pseudonyme et que votre mère ignore que vous écrivez. Je n'en revenais pas. Je n'en reviens toujours pas. Ma fille, elle, a eu le cran de me faire lire son livre. Peut-être s'en fichait-elle complètement du mal que ça pourrait me faire, peut-être était-ce nécessaire que j'aie mal. Et vous, pourquoi n'avez-vous pas dit à votre mère que vous écrivez ? Et qu'écrivez-vous ? Je vous ai demandé votre pseudo. Bien sûr vous avez refusé de me répondre. J'ai badiné, j'ai dit que j'avais peut-être lu un de vos livres sans le savoir. Vous avez sûrement compris pourquoi je ne viens plus vous voir. C'est parce que lors d'une séance, l'une des premières, vous m'avez dit que je devrais écrire. Je vous ai répliqué que je l'avais déjà fait, que j'avais écrit un roman, que je l'avais envoyé à des éditeurs et que tous m'avaient répondu qu'il ne pouvait pas entrer dans leurs collections. Après cette séance j'ai repris mon roman – mon autofiction, devrais-je dire – je l'ai un peu modifié, très peu, j'ai changé le titre et je l'ai de nouveau envoyé à des éditeurs, pas les mêmes que la première fois. J'aurais pu, ils avaient certainement oublié ma prose. Mais j'ai opté pour d'autres. Peine perdue : rebelote, mon manuscrit a été refusé. Je ne vous

l'ai raconté que bien plus tard, et c'est là que vous m'avez complètement surprise : ce n'était pas un psychanalyste que j'avais en face de moi, mais un écrivain ! Je vous ai envié. Je vous l'ai même dit. Je vous ai demandé comment ça s'était passé, comment et quand un éditeur vous avait contacté la première fois. Vous m'avez répondu que l'éditeur vous avait téléphoné assez vite après avoir reçu votre manuscrit. Je m'imaginai ça. J'aurais voulu que ça m'arrive. J'en avais eu l'intuition : si la réponse tardait à venir, c'était mauvais signe. Vous m'en avez donné confirmation.

– Il ne faut pas désespérer.

– C'est ce que je me répète sans arrêt. L'autre jour je voulais choisir un livre pour ma mère et j'ai découvert une auteure que je ne connaissais pas. Elle s'appelle Penelope Fitzgerald. Elle a débuté sa carrière d'écrivaine à soixante ans. Je n'en ai que cinquante, j'ai donc encore du temps devant moi. J'ai beaucoup de chance : je ne travaille plus. Entre les courses, la cuisine, les lessives, le repassage, le rangement, le ménage, le taxi... il me reste suffisamment de temps pour écrire. Mon premier livre, ou plutôt mon premier manuscrit, je l'ai écrit quand je travaillais. Il est sorti de moi d'un seul jet. Je n'ai pas dû mettre plus de

deux mois à le rédiger. Il y a dix ans, après la séance où vous m'avez donné un gramme de confiance dans mes talents d'écrivaine, je l'ai sorti du tiroir où je l'avais planqué. Je l'y ai remis après la seconde fournée de lettres de refus. Et il y a quelques mois je l'en ai sorti à nouveau. Je ne désespère pas qu'un jour il soit publié. On verra bien. Pour l'instant il faut que je vous raconte ce que le livre de ma fille a déclenché en moi. Cette fois je parle bien du livre en chair et en os. Je suis allée l'acheter à la Fnac. C'était le mois de novembre, il faisait beau, alors j'ai pris ma moto. A la Fnac, je n'ai pas trouvé le livre de Johanna parmi les romans. Je m'en doutais. Elle m'avait dit qu'elle était déçue parce que son livre risquait d'être classifié dans la rubrique Essais et documents, et pas dans Littérature. Je suis allée voir une vendeuse et je lui ai donné le nom du bouquin et l'auteure : *Malgré eux* de Winona Duteil. Il était rangé au rayon Sciences humaines. Il y en avait quatre. La pile était bien visible. J'aime beaucoup la photo que Johanna a choisie pour la couverture. Elle m'avait demandé mon avis. Elle avait aussi demandé celui de son beau-père, mon mari. Elle nous avait envoyé à chacun par Internet cinq photos et nous avait demandé d'en sélectionner une sans nous consulter. Elle voulait que chacun de nous fasse son choix séparément. Nathan a fait son choix, j'ai fait le mien. Nous avons téléphoné à

Johanna l'un après l'autre, puis nous nous sommes dit quelle photo nous avions préférée. C'était la même. Elle est magnifique cette photo. C'est un portrait de ma fille. On ne la voit pas entièrement, mais pour quelqu'un qui la connaît bien c'est facile de la reconnaître. On voit une partie de son buste et de son visage, avec son grain de beauté qui ressemble à une mouche, vous savez, cette petite pastille de taffetas noire que les femmes autrefois s'appliquaient sur la joue pour être plus séduisantes. Johanna a une mouche du côté gauche, celui où sa joue est légèrement creusée. Les contours de son visage ne sont pas tout à fait symétriques. Elle a pourtant un visage d'ange. Je trouve qu'elle ressemble à Marylin Monroe. Ou à Norma Jean. Cela dépend. Quand elle est maquillée et habillée en pin-up, c'est Marilyn. De toute façon elle est belle, et aussi mystérieuse. Elle a toujours été un mystère pour moi. C'est ma première-née, je l'ai eue à vingt-deux ans. Quand elle était petite, on croyait souvent que j'étais sa baby-sitter.